

L'ARDOISE

Mickaël Dubuis

Éditions ThoT
Roman

Docteur en littérature, Mickaël Dubuis est actuellement directeur de plusieurs établissements médico-sociaux qui accompagnent des personnes en situation de handicap mental. Passionné par la littérature, l'histoire et la sociologie, il n'a jamais rompu avec son premier amour : l'écriture. Auteur d'un essai sur le corpus de Pascal Quignard, il publie un ouvrage en 2010 intitulé *Pascal Quignard et la mécanique du retour*. Aujourd'hui, il édite son premier roman sur fond de crise morale et financière, laissant entendre, dans un style enlevé, les résonances multiples entre individu et société à travers le récit d'une famille se faisant l'écho d'un monde dont la musique est de plus en plus dissonante.

Je m'appelle Louise Aulney-Blanckmann et je viens d'hériter de 3 milliards 986 millions 584 mille 322 dollars et 58 cents de mon père Ted Blanckmann, président-directeur général d'une des plus grandes banques américaines, soit un peu plus de trois milliards 500 millions d'euros.

J'ai toujours été douée en calcul mental mais mon don pour les chiffres s'était arrêté aux ardoises de l'écolière de primaire que j'étais, dans le petit village du Gard au nom peu enclin pour une petite fille comme moi débarquant tout juste de New York : Aigues-Mortes, m'avait dit ma mère en sortant de l'avion, tandis que mon père, dépositaire du même don, avait réussi le miracle, quarante-huit ans plus tôt, de faire sauter les chiffres de l'ardoise de son école de Brooklyn aux billets de banque, obligations, actions et produits financiers en tout genre.

En son temps, sur les bancs de l'école primaire *Mary McDowell Center for learning*, nichée au cœur de *Boerum Hill*, située au carrefour entre *Smith Street*, la *Third Avenue*, *Degraw Street* et *Atlantic Avenue*, près de *Downtown Brooklyn*,

Ted Blanckmann, mon père, était déjà le premier à inscrire les bons chiffres sur son ardoise ; le premier à les porter fièrement au-dessus de la mêlée, regard profond et assuré, tandis que les autres avaient encore leur nez dans la craie ; le premier encore à les effacer pour en inscrire toujours de plus gros et plus compliqués sur son ardoise.

Si sa mère m'entendait, elle me reprendrait assurément. En effet, ce n'était pas vraiment son ardoise à Ted, c'était celle de l'école. « Prends soin de l'ardoise du pays », insistait sa mère lorsque ce dernier chargeait nonchalamment le précieux butin dans son sac. C'est ainsi que sa mère, Abigail, nommait les choses quand elles étaient issues d'une obole. Il y avait le trombone du pays, les chaussures du pays, les soins du pays et celle qui n'avait pas trouvé maître plus capable dans son emploi : l'ardoise du pays. Sans doute était-ce un moyen de rester digne en refusant de s'approprier un objet ou une action issue d'un geste philanthropique d'une école, d'une association ou d'un gouvernement. Mes grands-parents préféraient y voir un simple prêt qu'on rembourserait quand la famille en aurait les moyens. Mais c'était aussi un peu plus que ça, c'était une reconnaissance pour cette Amérique qui permettait à leur fils unique de devenir quelqu'un en lui offrant la chance de faire des études. Et c'est précisément ce qui était arrivé.

Ces soixante-quatre dernières années, l'ardoise avait toujours été présente dans la vie de Ted Blanckmann mais elle avait changé de mains. Il avait remboursé son prêt au pays et attendait du monde l'exonération de sa dette, cela quelques

secondes encore avant que son cœur ne renonce à ajouter son deux-milliardième battement.

J'avais remis négligemment mon smartphone dans la poche arrière de mon jean encore fripé. Vingt ans que je n'avais pas entendu le son de l'Amérique dans un téléphone. La résonance était plus nette, plus pure, la technologie avait évolué mais cette famille outre-Atlantique me semblait toujours plus loin, toujours moins audible, moins intelligible. Effacée... Je les avais effacés, sans calcul, sans haine, dans l'indifférence d'une vie reconstruite auprès de ma mère qui avait tiré une ligne infranchissable entre le continent américain et le reste du monde. J'étais une exilée dans mon propre pays, en interdiction de séjour, en permission d'indifférence. Je n'en avais jamais trop souffert les premières années : c'était ma ligne, mon destin, et ma mère, qui était tout pour moi, avait toujours été celle qui trace les lignes. Mon père venait de mourir et je pensais à ma mère. Pourtant, en ce premier jour d'hiver, c'était bien mon père qui venait de tracer une ligne de dix chiffres dans ma vie, et il ne fallait pas être une surdouée en mathématiques pour deviner que c'étaient là les derniers chiffres qu'il avait croqués. Son testament était bien son dernier coup d'éclat, la première et dernière fois qu'il inscrivait un nom sur son ardoise : LOUISE.

Je n'étais pas une jeune femme particulièrement belle mais j'avais le charme d'un de ces majestueux bateaux à aubes que l'on croise encore, quelquefois, sur le Mississippi. J'avais cette grâce d'un autre âge, solide mais élégante, pataude dans mes

déplacements, aérienne dans mon allure. Je glissais sur la vie accompagnée de ceux qui la partageaient avec moi, sans vague et sans cahot. Mais à présent, le fleuve semblait moins calme ; une angoisse semblait s'être glissée sous ma coque tendre et fragile. C'était la première fois que je ressentais le vide sous la surface. Mon rythme cardiaque s'accélérait, mon corps s'animait, mon esprit s'emballait ; une ivresse, non, un malaise, comme quand j'avais trop bu le jour du baptême d'Agathe, la fille de ma meilleure amie, Sophie. J'avais été malade toute la journée du lendemain et barbouillée le restant de la semaine. Un mauvais souvenir... les deux premières semaines tout du moins... avant que je prenne conscience, quinze jours plus tard, quand je revis Victor, que c'était là que j'avais croisé son regard pour la première fois, un jeune garçon de vingt-quatre ans, réservé et bien élevé, qui était aussi le cousin de Sophie. Il avait pris la barre de cette solide embarcation et, tous deux, nous nous laissions porter par les flots paisibles de notre amour, qui s'étaient rejoints au confluent de nos deux existences.

Lui était technicien chez Sanelec, une entreprise spécialisée dans la distribution de matériel électrique, et moi designer en free-lance. Nous venions de nous endetter pour quinze ans, nous étions propriétaires d'une longère que possédait à 80 % la banque et nous habitions en banlieue parisienne. Lui prenait la voiture tous les jours pour rejoindre son atelier (quinze minutes de trajet) ; moi, je m'installais chaque matin devant mon écran pour répondre aux commandes de ma

clientèle (une heure quinze de trajet entre la chambre, le salon, la gazinière, la radio, la clope, la gamelle du chat, la gazinière, les infos, la salle de bains, la deuxième clope, la gazinière et enfin le bureau).

Nous n'avions pas de chien mais un chat souffreteux, des amis, une famille et deux voitures. Nous disposions également de deux comptes courants et d'un compte commun, à savoir 18 400 euros d'épargne pour lui, 42 500 euros pour moi et 3 400 euros pour nous, chaque mois, afin de répondre à nos dépenses : électricité, gaz, eau, alimentation, carburant, échéance du prêt, clopes, abonnements Internet, mobile, fixe, Canal+, Canalsat, clopes, vacances au ski, au soleil, à l'étranger, sorties week-end, restaurants, clopes, ciné, spectacles, apéros, alimentation indiquée et vivement recommandée pour chat cacochyme, clopes, licences de badminton, vêtue, assurance maison, assurance voiture, mutuelles de santé, clopes, impôts locaux, impôts fonciers, cadeaux d'anniversaire, plaquettes de frein et clopes.

Victor venait de me rejoindre sur la terrasse, il était treize heures, c'était une fraîche et humide journée d'hiver. Quelques rires d'enfants traversaient les maigres clôtures qui séparaient le chez-soi du chez-les-autres. Faibles remparts pour se prévenir d'autrui. L'on se voit, l'on s'entend mais l'on ne se touche pas. La propriété n'est vraiment qu'une question d'imagination. Depuis quand une clôture et un prêt suffisent-ils à délimiter un espace ?

Jean-Jacques Gaillac, gardien de prison et père de Victor le saurait, lui, si ça suffisait. Il ne serait pas contraint de partager les mêmes barreaux que ses détenus sept heures par jour, deux cent vingt-cinq jours par an. Ou peut-être n'avaient-ils pas suffisamment d'imagination ? Jean-Jacques, lui, ne se posait pas ce genre de questions, parce que lui-même n'en avait pas beaucoup plus.

J'émergeai de mes pensées et me retournai vers Victor.

— As-tu vérifié si le gaz était fermé avant de partir chez maman ?

— Non, pourquoi serait-il ouvert ? Nous nous sommes servis du micro-onde ce matin.

Victor était pragmatique, moi j'étais exaltée. Mon impétuosité s'exprimait essentiellement dans mon travail, que j'avais choisi créatif pour répondre à ma nature. Au-delà, il y avait ma mère, une mère qui avait érigé des remparts de moralité, moi j'y avais ajouté les barreaux. Je n'avais jamais manqué d'imagination pour dresser des frontières mais ce jour-là, un simple parloir de quelques minutes avec un avocat à l'autre bout de l'Atlantique, venait de faire trembler les murs de la prison dans laquelle je m'étais murée depuis près de vingt ans.

Je possédais encore des souvenirs disparates de mes premières années passées à New York, qui se résument aujourd'hui à quelques minutes d'un récit construit de post-it qui pourraient tenir sur la porte de mon frigo. Dans mon souvenir, mon père était ce géant dans son fauteuil de cuir ; son buste fort et fier semblait reposer sur son bureau

monumental, un piédestal tout à l'honneur de sa grandeur. Impassible, je le voyais croître et s'élever à mesure que je me rapprochais de lui. Son bureau se faisait contrefort et mon père, massif, devenait la montagne qui se penche sur la vallée pour me faire voir le ciel. Je m'arrachais alors du sol, m'enfonçais dans le cirque de ses bras et contempiais à son invitation New York, en contrebas. Alors seulement, je voyais le monde en petit parce que, sur la cime de notre *skyscraper*¹, nous étions des titans.

— Lou, tu nous rejoins, ta mère est passée dans le salon et nous attend pour le repas. Si tu traînes trop, elle va finir par se douter que tu fumes.

— Oui j'arrive, Vic, une dernière et je te rejoins.

— OK, je vais la retenir à l'intérieur, mais fais vite.

Il m'avait fallu seulement quelques mots de Victor pour perdre 200 mètres de hauteur et prendre vingt ans. La *Rockefeller Plaza* s'était effacée pour faire apparaître un jardin que l'hiver avait rendu morne et boueux. Ce souvenir qui me rendait toujours si légère m'avait envasée jusqu'aux pieds. Mes chaussures souillées, je regardais Victor rejoindre la porte arrière du domicile de ma mère, s'ouvrant sur un long corridor qui trouait la maison dans toute sa longueur.

C'était mon endroit préféré quand j'étais arrivée là, à l'âge de cinq ans, fraîchement débarquée de New York. Il me semblait

1. Gratte-ciel.

n'avoir aimé que ce long corridor dans cette maison. J'aimais me placer à l'une des extrémités et me faire avaler par la perspective écrasante des murs latéraux qui m'invitaient au vertige. Je m'y sentais rassurée, protégée et forte. Ma mère trouvait qu'il défigurait la maison, pour moi c'était le seul visage familier, une perspective plane d'un souvenir profond. Dans ces murs, j'étais encore un peu dans les bras de mon père. Le long couloir basculait et, chaque fois qu'il me l'était permis, mon regard plongeait de nouveau dans les rues du *Rockefeller Center*.

Je me revois sur la patinoire de plein air de la *Rockefeller Plaza*, accompagnée de ma mère, un jour d'hiver, quand le soleil bas disparaissait derrière la cathédrale Saint-Patrick et que je glissais sur la glace, essayant désespérément de le rattraper avant qu'il ne rejoigne son hôtel. Je perdais toujours, soit qu'il me devançât, soit que la patinoire ne m'en laissât pas l'espace. Rien ne retenait le soleil dans le ciel, alors que moi, tout me retenait au sol. Je suis certaine que mon père aurait pu le retenir, lui, s'il avait été là. Ainsi, ma mère, qui choisissait toujours ce moment pour me demander de la rejoindre, n'aurait-elle jamais pu me contraindre à quitter cet endroit. J'aurais pu alors glisser sur cette place Rockefeller toute ma vie sans jamais voir la nuit tomber sur nous. Au lieu de ça, nous quittions la place, et le souvenir que j'en ai avec.

Quand je rejoignis la table, ce jour-là, ma mère avait réuni mon frère Benjamin, son deuxième mari Christian, Victor et moi. C'était une habitude que nous avons prise depuis que

nous avons quitté le foyer maternel. Plusieurs fois par mois, maman nous invitait à partager un repas en ne manquant jamais de préparer ce que nous aimions.

— Chérie, regarde, tu as mis de la boue partout, me dit ma mère alors que je passais à table. Pourquoi faut-il toujours que tu ailles dans le jardin ?

— J'ai reçu un appel et tu sais que je n'aime pas parler au téléphone devant du monde.

— Eh bien, monte à l'étage la prochaine fois, tu vas finir par attraper le mal de ce temps-là.

— Ne t'inquiète pas pour moi, maman, et je passerai le balai avant de partir.

— Ce n'est pas pour cette raison que je te dis ça, ma chérie, mais tu ne veux jamais faire comme tout le monde.

— Madame Aulney, ce n'est qu'un coup de téléphone, intervint Victor, elle n'a blessé personne que je sache.

— Pas encore, marmonnai-je en me retournant vers la télé qui était allumée, le son coupé, sur l'émission de Drucker, *Vivement dimanche*.

Je n'avais jamais compris comment ma mère pouvait s'abaisser à regarder de tels spectacles. La seule raison pour laquelle ce genre d'émission permettait de faire passer les dimanches c'est qu'on était pressé, en les regardant, d'être aux lundis. Et le spectacle était encore plus éloquent sans le son. Quelle futilité que tous ces gens caquetant dans le vide, singeant la surprise, la sincérité, l'émoi, la compassion ou l'intelligence. Privé de la parole qui leur sert de masque,

on voyait là le vrai tableau de toute cette bouffonade. Des pantins sans âme qui se jouent de nous et qui, le rideau tombé, rangent leur marionnette pour endosser le costume de la vraie vie, financé chèrement sur le temps de ceux qui en sont privés en les regardant. Un vrai jeu de dupes ! J'abominais profondément ces gens.

Comment pouvais-je accepter que ma mère passe son temps devant un bocal cathodique pour lequel les poissons sont ceux qui le regardent ? Elle faisait des bulles dans sa vie depuis près de vingt ans, léchant la vitrine froide d'un monde en deux dimensions, incapable de quitter cet univers étroit dans lequel elle nous retenait prisonniers. Elle avait choisi d'être un poisson rouge, et aujourd'hui, plus qu'hier, je voyais l'hameçon dans leur bouche, tous heureux dans leur ignorance, sans se douter une seule seconde que le sourire qu'ils amorçaient n'était que le produit de l'hameçon planté dans leur joue. Ils avaient le sentiment d'être libres mais au bout de l'hameçon, un fil invisible les retenait à leur vie étroite et misérable. Ça empestait la poiscaille autour de cette table et je ne pensais plus qu'à une seule chose. Quitter ce bocal pour rejoindre l'océan.

— Louise, prends donc un peu de carrelet avec tes pommes de terre, me suggéra aimablement Christian.

La tête de nouveau poussée dans l'eau fétide, la nausée semblait s'emparer de moi.

— Ça ne s'appelle pas de l'anthropophagie, ça ? lançai-je avec ironie à l'adresse de mon beau-père.